

Montréal, on se trouva plus gêné. “ Dès le commencement de cette habitation (1642-3), dit M. Dollier de Casson, on avait bien semé un peu de pois et du blé d’Inde, et on continuait fort cette agriculture tous les ans, mais cela n’était rien à tant de monde ; ils consommaient outre cela beaucoup de vivres qui venaient de France, encore cela n’était-il pas suffisant.” Les Cent-Associés, déjà tièdes à l’égard de Québec et des Trois-Rivières, qui leur appartenaient, étaient parfaitement froids vis-à-vis de Montréal et, comme les Iroquois empêchaient les travaux des champs autour de ce dernier poste, la situation de ses habitants était des plus précaires.

La Relation de 1653 dit : “ Pour ce qui est de la fertilité des terres, elles sont ici de bons rapports. Les grains français y viennent heureusement, et nous pouvons en cela nous passer des secours de la France, quelque nombre que nous soyons ici. *Plus il y aura d’habitants, plus serons-nous dans l’abondance.* Le bétail et les lards sont une douceur au pays, qu’autrefois on n’osait espérer. Le gibier y foisonne, et la chasse des originaux n’est pas pour y manquer. Mais l’anguille y est une manne qui surpasse tout ce que l’on en peut croire. L’expérience et l’industrie nous y ont rendus si savants qu’en une seule nuit, un ou deux hommes en prendront des cinq ou six milliers, et cette pêche dure des mois